

**Pascal Leray**

***Les limaces de l'effroi***  
***et le crépuscule d'Ek Naon***

**2013**

**Un jour les vers mutants s'éveilleront... Et le jour où les vers mutants s'éveilleront, ça ira mal pour l'espèce humaine.**

o

Le soleil brillait haut dans le ciel ce matin-là. Le village s'éveillait graduellement. L'air était trafiqué, le marché peinait à démarrer. Il faut dire qu'un étal nouveau avait fait son apparition. On y vendait des bocaux de salade liquide ou bien de vers mutants anthropophages.

C'était bizarre.

Derrière l'étal, se tenaient un homme et une femme d'allure également massive, silencieux dans le fracas du marché et attentifs à tout ce qui les entourait. L'étal morbide causait effroi et effervescence autour de lui. La vente de ces produits n'était pas interdite mais que peut-on faire de ça ?

« C'est pour la santé », expliquent les commerçants sans préciser le mode

d'administration de ces « médicaments ». Les boccas sont blindés.

Sur la place du marché, les gens se regroupaient pour échanger leurs impressions. Le soleil hurlait sous l'effet de l'épaisse chaleur du jour. Les vendeurs attendaient d'improbables clients.

« Ils viennent de Zerbotsgaya », disait-on à propos des étranges marchands que nul n'avait jamais vus auparavant. En effet, à Zerbotsgaya, le ver mutant se vend de façon éhontée. La salade liquéfiée aussi d'ailleurs. Cette salade est le produit des extractions gélatineuses des vers au contact des laitues hybrides.

Cette différence de mœurs exacerbait les rancœurs que pouvaient éprouver les uns envers les autres. « À Zerbotsgaya on mange des nuines aussi bien ! », disent les gens d'Iglotoir. « En Iglotoir les gens n'ont pas de bouche ! », rétorque-t-on à Zerbotsgaya. Or, les gens d'Iglotoir mangent et parlent par les yeux et certains font seulement mine de ne pas avoir de bouche.

Certes, la nuine s'y vend aussi, sous le manteau. Mais des bocaux de cette espèce, on n'en a encore jamais vu. On avait bien entendu parler de ces horribles vers mutants anthropophages. Et puis, ici comme ailleurs, les gens sont allés au cinéma voir la charmante Keanu Reeves dans un mélodrame subtil et délicat intitulé *Le sang*.

On se souvient de cette scène plongée dans la pénombre où luit un inquiétant bocal fluorescent et de la nuit où l'actrice même était difficilement reconnaissable ! Il y avait une porte.

L'actrice qu'on voyait mal dans la nuit tentait d'ouvrir cette porte.

La porte finirait par être ouverte, à un moment.

Mais le bocal ? Peut-être qu'il tomberait et ferait plonger le mélodrame dans le genre « gore ».

La salade liquéfiée abrite des vers mutants de nature quantique (les vers n'apparaissent que quand on les regarde) ! Mais ils deviennent vite énormes et se jettent sur leurs proies comme de

jeunes chiens fous. Armés de dents repliées en véritables crocs, ils menacent l'intégrité physique des humains qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Le film s'inspirait de faits divers réels. « C'est les gens d'Héliatkal qui ont le plus souffert », se souviennent des habitants d'Iglotoir. Alors, pourquoi ressortir aujourd'hui des bocaux de salade qui n'ont engendré que du malheur ?

Du coup, des gens s'approchent curieux qu'on devine être des désespérés même si en Iglotoir on renie vite toute forme d'espoir. Et là, les gens négocient. D'abord, ils veulent payer en coquillages et les vendeurs ne prennent que le cartilage. Les clients rechignent.

Les autres habitants maudissent ces désespérés qui veulent utiliser ce poison pour en finir, peut-être ! Même si l'on vante ses bénéfices ! De toutes façons, il n'y a rien ici qui permette d'envisager de voir se concrétiser ces bénéfices. Les gens d'Iglotoir n'ont pas de santé. Certains font tout juste semblant d'en avoir une.

Vers 11h, le temps est redevenu très trouble en Iglotoir. La chaleur persistait mais elle était

un peu fêlée en son milieu. On ne parlait quasiment pas.

Les limaces étaient vendues vivantes ou empaquetées. On les avait parfois vidées comme pour en faire de véritables gaines. Les prix étaient variables. Finalement ça semblait bien intéresser les gens d'ici. Les ventes allaient bon train.

La salade gluante, c'est comme de la confiture. Les bocaux brillent dans la nuit. « Et ça fait une belle réalité, ça ! », criait la vendeuse à tout ce qui s'approchait de l'étal angoissant. On posait des questions imparfaites. « Ils tuent ? » ou « Ça tue ? » Le couple faisait mine de ne pas entendre et criait : « Du ver frais ! » Le ver vivant était vendu à l'isolement, dans un bocal transparent gros comme un grand bocal de cornichons. Déjà des rumeurs naissaient.

L'usage des vers était mystérieux puisqu'on ne peut jamais les tuer soi-même. Une substance électrique rare est nécessaire et non fournie. Pourtant, la violence des salades était quelque chose de réel, pour ainsi dire palpable. En outre, c'était une source d'hallucinations.

En gros, le commerce de vers et de salades contaminées pouvait bien avoir des conséquences préjudiciables pour tout le village ! Seuls les jeunes gens des bicoques excentriques pouvaient avoir envie de ça. Et on ne doutait pas de l'usage délétère qu'ils en feraient.

« Faites-le bien bouillir », disait le grand vendeur carré en montrant deux gros vers vivants du doigt. « Pour la santé ! », criait sa femme.

Les jeunes gens consommeraient ça à pas d'heure, dans le ciel sans lune des nuits d'Iglotoir. Les vieux les attendraient à l'aube pour les molester. Le couple de vendeurs zerbotsgis ne se soucierait pas de ces conséquences pénibles. Ils écouleraient bien leur marchandise en dépit de l'horreur que représente leur étal.

Les vers mutants anthropophages ont ainsi été introduits dans le village avec des incidences variables. Le couple de vendeurs est reparti pour ne jamais revenir et la vie a repris son cours en Iglotoir, muette et terne comme une existence dégagée de toute contingence temporelle.

Les jeunes gens se réunissaient la nuit autour de ces vers vivants emprisonnés dans leurs bocaux et cherchaient à entrer en communication. Ces jeunes inconscients se disaient que les vers ne manqueraient pas, si on leur en donnait l'occasion, de narrer leurs sinistres exploits. Il n'y a pas de télévision dans les secteurs excentrés d'Iglotoir. Il y a des écrans de terre que les gens commentent à l'aveuglette.

Les jeunes gens allaient être bien déçus en vérité ! La conversation des vers mutants n'est en effet qu'une litanie de plaintes amères.

Les habitants de Zerbotsgaya se sont montrés cruels quand l'attaque des vers mutants a été jugulée. « On nous a humiliés ! », s'étrangle un ver.

Le ver racontait alors la joie de la naissance dans la salade gluante, la douceur de la chair humaine qui s'offrait comme un fruit... Et puis les déconvenues. Les hommes organisés en milices antiver. Ils étaient armés de mitrailleuses à seringue électrisée qui tiraient en rafale. Les seringues endormaient les limaces qui étaient réquisitionnées pour faire l'objet d'expérimentations scientifiques. La science a

bon dos. Les vers mutants étaient séquestrés et laissés à l'abandon par les médecins renommés de Zerbotsgaya qui leur projetaient des films bizarres.

C'était des films expérimentaux tournés pour la plupart en Nouvelle-Zélande mais dont l'action se situait parfois en banlieue parisienne. Les films n'avaient pas de suite. Certains étaient des assemblages de couleurs instables, les autres des plans fixes sur des scènes nues. Certains films n'étaient que saturation et distorsion (sur le plan sonore aussi bien que visuel). Les laborantins évoquaient des « séries ».

Ils se bornaient à observer l'impact des différentes séries sur les limaces qui restaient hypnotisées à regarder leur défilé incohérent. Les limaces pestaient en décryptant ces films qui semblaient promettre des clés de compréhension qui ne les mèneraient nulle part, pourtant. Ces films n'étaient qu'un lavage de cerveau, il faut bien en convenir. Les médecins zerbotsgis tentaient ainsi de reprogrammer les limaces.

Les jeunes gens d'Iglotoir passaient leurs soirées à écouter les lamentations des limaces

**prisonnières et affamées en buvant leur salade.  
Parfois, ils faisaient des injections de salade  
liquide aux vers pour les entrainer plus loin  
dans le délire.**

o

**La salade injectée faisait effet. Les limaces se mettaient à tourner sur elles-mêmes en sifflant des airs dodécaphoniques avant de reprendre le récit :**

**« Nous avons consommé tout le quartier est de Zerbotsgaya ou quasi. Nous étions au nombre de 37 000 et devons rapidement passer à 50 000. »**

**« Nous formions désormais un tapis fétide que rien ne pouvait endiguer. Les humains tombaient infailliblement dans l'océan de nos corps. »**

**« Mais les autorités nous ont électrocutées en profitant de la pluviosité qui était exagérée comme tout, là-bas. Beaucoup de vers ont fondu. »**

« Nous étions un océan rageur et dévorant, l'électricité nous transformait en un inoffensif paillason vert ! Insupportable humiliation... »

« Il ne restait aux services de nettoyage qu'à découper les plaques séchées qui recouvraient ce sol périphérique, à les stocker en lieu sûr. »

« Les limaces survivantes ont été prélevées et emmenées dans les laboratoires secrets de l'école de médecine. Les laborantins attendaient là. »

À nouveau, les vers se mettaient à chanter leurs petites sérénades dodécaphoniques. Les jeunes se regardaient, embarrassés.

Que faire ? Le chant sériel des limaces pénétrait les esprits et y déposait une sorte de mucosité auditive qui imprégnerait durablement l'oreille.

Les vers mutants n'étaient pas seulement anthropophages ! Ils étaient doués de langage et sensibles à l'esthétique dodécaphonique base. Quant à leurs perversions... il serait long et fastidieux d'en faire le détail. Qu'il suffise de dire que ces vers étaient de véritables obsédés du sexe. D'ailleurs leur chant pour être un

contrepoint sériel complexe n'en était pas moins salace dès lors qu'on en comprenait les paroles.

Les jeunes gens d'Iglotoir se lassaient assez vite de ces vaines distractions au final. On buvait la salade pour s'enivrer mollement. Et pendant ce temps, les vers mutants n'en finissaient pas de se plaindre du sort qu'on leur faisait à Zerbotsgaya.

« Ici, c'est mieux ? », demandaient-ils.

Les jeunes se taisaient. La salade les plongeait dans une réalité entièrement verte. Une réalité flottante, qui plus est..

Tout était trouble

Et vert.

Rien.

Rien autre, non. Rien autre que le vert.

Le vert ambiant absorbait tout. Les jeunes gens perdaient le sens de l'espace qui n'était plus qu'un étirement de teintes glauques. La lumière verte emplissait tout. Les jeunes gens ne voyaient pas leurs pauvres corps tressaillir dans l'épaisseur glauque de leur hutte. Pas plus qu'ils ne voyaient briller comme des diamants

volcaniques les yeux des vers qui continuent de chanter atonalement leur chant obscène.

Bientôt ils ne distingueraient plus les cloisons de la hutte. L'espace aux mille nuances de vert se comporterait comme un théâtre d'ombres. Pis ! Les parois de la hutte, fissurées et jaunies, auraient bientôt une allure de peau reptilienne, vivante et animée de flux instables.

Mais chacun se laisserait entrainer dans une rêverie aux figures verdoyantes et évanescentes. Aux 1000 spectres insatiables de fantasme. Et tout ce temps les vers poursuivaient leur lancinante dodécaphonie. Des canons grossiers succédaient à des canons évasifs, secrets, stridents. Des canons crépitants suivaient. Puis des canons d'aléas canoniques et aléatoires. Et encore des canons qui ressemblaient à de véritables passoires. Des canons isomorphes, très stylés. On n'a jamais ouï une musique si proche du mobilier postmoderne, mais dans des déclinaisons de vert. On comprend que les jeunes gens ne se sentent pas dans leur assiette.

Bientôt ils seront sous l'emprise des vers mutants au chant infectieux. L'un d'eux (le plus influençable) ouvrira un à un les bouches où sont

retenus les vers cannibales et pervers qui se hisseront à l'air libre. Les pauvres adolescents intoxiqués n'auront jamais conscience de ce qui les détruira horriblement quand les limaces s'enfonceront en eux.

Plongés dans un délire vert, ils éprouveront à peine la douleur de la cruelle et méthodique pénétration des vers qui nidifient ainsi en eux.

L'écran ne diffuse plus qu'une image verte désormais et l'on n'entend plus qu'une mastication continue et de rares gémissements étouffés.

« Cette partie du film aurait dû durer 17 mn, explique le projectionniste, mais il y a eu des cafouillages au montage. C'est indéterminé. »

Le projectionniste regarde sa main, elle-même verte sous la lumière du spot qui l'éclaire. Il la ferme en un poing qui ressemble à un point. Puis il regarde les nuances vertes se tordre sur l'écran comme si une silhouette s'y dessinait avant de se dissoudre. « Rien », concède-t-il. Il répète : « Rien. ». L'écran. Le vert se tord. « Rien. » On ne voit rien en effet. « Non. ».

Il n'y a rien à voir. Le vert. « Rien. » Il se tord.  
« Non. »

« Rien. » Le vert. « Rien. » L'écran. « Il se tord.  
Non. » Il n'y a rien. « Rien. » Non. Le vert.  
« Rien. » L'écran. « Non. » Le vert se  
tord. « Rien. ». Non.

Le projectionniste reprend. « Rien. Rien.  
Rien. » C'est ce que disait l'actrice aussi. « Rien.  
Non. Rien. Rien. » Mais elle disait autre chose.

L'actrice. Non. Elle disait. Non et. Autre  
chose. Autre et sa main tremblait. Rien. Elle  
tremblait. Non. Elle ne parlait pas.

Non. Pas là.

Elle disait ça. « Rien. » Et ça. Non. Mais de  
toutes façons c'était dans un autre film. Pas dans  
cette pornographie de verts mutants à l'écran.

La silhouette qui aurait pu être celle de  
l'actrice d'un autre film s'est dissoute à présent.  
On ne voit plus rien qu'un amalgame vert. Le  
projectionniste se dit qu'il a le temps de passer à  
côté pour prendre un sky. Les spectateurs sont  
figés devant l'écran qui bave. Il sécrète une  
mucosité prégnante qui suinte de l'écran et

dégouline sur le mur. Bientôt le sol est attaqué par ces ruisseaux de bave.

Sur le chemin du bar, le projectionniste repense à cette histoire de vers mutants. Il ne comprend pas le lien entre les vers et la salade. La salade est liquide, pourquoi ? Et fluorescente avec ça. Monstrueuse salade. Et c'est à l'intérieur que se forment les vers ? Surprenant !

Il commande un *sky* qu'il boit avant de commander un autre *sky* qu'il siffle également. La musique est énergique ce soir dans ce sombre bouge. Le *sky* gris bubonique a des reflets émeraude. Les spots verts semblent avoir été privilégiés ce soir. On se croirait dans Derrick.

Autour du billard - un groupe de compères mafieux qui hurlent en frappant les boules trouées sur le tapis lisse qui rappelle un écran.

Le jazz qui se joue est chaotique et brutal. Les gens ignorent que des vers anthropophages ont investi le cinéma voisin en suintant de l'écran.

Pendant ce temps, les spectateurs sont dévorés de l'intérieur par les limaces libérées du film. Ils ne résistent pas. Ont-ils conscience de ce qu'ils subissent ? Mais les vers mutants, une

fois les 15 spectateurs présents absorbés, plongent eux aussi sous l'emprise du film abstrait et évocateur.

C'est peut-être le bourdonnement du projecteur qui agit plutôt que les flux de verts mêlés qui imprègnent l'écran. Les vers se figent. Bientôt ils se dissolvent ou se liquéfient. L'écran dégage un halo vert aussi. Tout l'espace de la salle n'est qu'un bain de matière verte. Il n'y a plus rien que de l'air vert (saturé), des parois vertes (granuleuses comme une peau) , un écran vert qui tire vers le noir, là.

Comme un programme de lavage la salle se recompose. Des sièges, des radiateurs verts, un écran très foncé.

**Tout est prêt pour la reprise**

o

Les vers mutants pleuraient dans la verdure irradiante de leur grandeur passée. À Zerbotsgaya, désormais, on vendait des carrés de moquette verte qui n'étaient que la concaténation de limaces électrocutées au sol et découpées en plaques de 30x30. Les gens raffolaient de ces revêtements et finissaient par oublier leur horrible origine. Les vers mutants avaient manqué de ravager des villes entières.

C'était fini !

La population zerbotsgie était très fière d'avoir endigué l'invasion des vers mutants et carnivores qui, par ailleurs, avaient des mœurs impures et sordides. Ils dansaient dans les cadavres qu'ils avaient investis en sifflotant des mélodies atonales ou dodécaphoniques à peine audibles mais d'une complexité enivrante. Qui peut saisir leur étrange langage comprendra en

outre que sur ces mélodies morcelées, les vers grivois apposaient des paroles obscènes, produit d'un mentalisme mutant et dégénéré. À ces danses succédaient le plus souvent des orgies.

C'est que ces êtres inorganiques avaient absorbé, outre une part non négligeable de la population de Zerbotsgaya, des éléments de culture manifestement mal digérés. Du coup, en se multipliant, ces vers avaient développé des mœurs étranges, où se mêlaient inextricablement le sublime et le sordide. Le sublime, dont peu d'humains seraient en mesure de témoigner, ce sont ces bouleversants canons sériels qui semblent pour beaucoup inspirés du Webern de la *Deuxième Cantate*, irrigués de mouvements en spirale et portés par un écheveau de timbres fragiles comme le cristal.

Peu d'humains ont survécu à ce spectacle car, en général, chaque prestation était suivie d'un assaut impitoyable comme si le chant choral avait accru l'appétit de ces monstres oblongs. Mais il faut bien en convenir, ces limaces mutantes, pour être douées d'un sens artistique peu commun, n'étaient pas moins dotées d'un appétit sexuel aussi aveugle que bestial, ce qui

les conduisait à enchaîner les partouzes avec une énergie frénétique et obscure.

D'où tenaient-elles cette tendance névrotique ? On peut penser qu'à un moment de leur sinistre carrière, elles auront dévoré le staff d'une de ces sociétés de production spécialisée dans la pornographie comme on en trouve beaucoup à Zerbotsgaya (capitale du sexe de toute la Myrolésie, faut-il le préciser ?) Ou peut-être qu'en investissant la fameuse Chambre musicale de cette ville tentaculaire, elles auront ingurgité un profil de mélomanes excessivement portés sur le sexe. Impossible de savoir.

Toujours est-il que l'effroyable carnage qui devait endeuiller Zerbotsgaya aura également été l'occasion de démonstrations obscènes à peine concevables. Ces limaces étaient sodomites dans l'âme. On conçoit assez mal, d'ailleurs, ce qu'est la sodomie pour cette espèce mutante.

Les corps sans vie s'accumulaient dans la ville dévastée. En eux, les limaces s'entremêlaient avec ardeur, jouissant des intestins qu'elles saccageaient, dans le secret de ces abris humains que les ébats monstrueux torturaient sans la

moindre pitié. Et toujours, au cœur de cette débauche maladive, s'élevait l'entrelacs asymétrique des figures isomorphes de parfaits canons sériels.

Parler de débauche pour des limaces peut sembler inapproprié. Or, si une chose paraît indiscutable, c'est bien le sens moral exacerbé de ces bestioles. En masse, elles n'étaient qu'une armée de soudards. Individuellement, pourtant, elles étaient dotées d'une conscience tourmentée.

C'est sans doute aussi ce qui explique ce sens inné de la composition avec 12 sons, qu'elles maîtrisaient comme peu d'humains, même très exercés, y parviendraient. Il faut, pour atteindre à l'ivresse contrapunctique qu'elles cultivaient avec la même fougue que leurs élans charnels, non seulement la plus grande maîtrise technique mais encore le souvenir amer de tous les drames humains ou inhumains.

Plus encore, il est évident que les comportements obscènes des vers mutants est un exutoire pour ces êtres éprouvés par une constante détestation de soi. En revanche, il ne faudrait pas croire que cette conscience dévastée

est liée aux destructions que les gastéropodes aliénés produisent chez des êtres humains qui ne sont pour eux qu'un environnement propice offrant à la fois le gîte et le couvert, pour ainsi dire. Non. Ce qui les tourmente, c'est avant tout la complexité de leur existence sociale, qui exclut par principe toute intimité.

Or, à bien y regarder, la poésie du XIXe siècle dans son ensemble n'épuiserait pas le romantisme frénétique de ces limaces, quand bien même l'intensité de leur activité sexuelle semble les caractériser comme des êtres au moins libertins, sinon profondément pervers. Non seulement les deux aspects de leur moralité défaillante ne s'excluent pas mais ils sont comme les deux faces d'une pièce de monnaie.

Cela a pu être observé avec beaucoup de précision par un habitant rescapé de l'immonde invasion des vers mutants, par ailleurs vétéran des guerres sérielles, un homme appelé Ek Naon qui a joué un rôle complexe en cette période trouble de l'histoire de Zerbotsgaya.

Ek Naon est le premier à être entré en communication avec les vers mutants. Par chance, l'homme avait négligé de s'occuper d'un

problème de canalisation, ce qui lui a plus que probablement évité le pire. Quelques limaces avaient tenté de s'introduire dans sa maison mais elles étaient tombées dans l'aquarium (qu'elles ont d'ailleurs ravagé). Ek Naon les a donc découvertes un soir qu'il rentrait de promenade à la place des gentils piranhas qu'il entretenait soigneusement. Les limaces les avaient dévorés.

En outre, elles avaient absorbé l'eau et mangé également les algues et toutes les décorations de l'aquarium dont elles n'avaient pu s'extraire. Quand Ek Naon les a découvertes, les limaces étaient en pleine activité sexuelle.

Ek Naon n'ignorait pas que Zerbotsgaya était en proie à une invasion de vers mutants et anthropophages. Amateur de musique de chambre, il avait appris avec contrition la fermeture définitive de la prestigieuse Chambre musicale de Zerbotsgaya. L'orchestre au complet, ainsi qu'une bonne part de l'administration de cet auditorium renommé avaient péri dans d'atroces conditions. Mais le mélomane était loin d'imaginer que les vers tueurs se laisseraient piéger ainsi dans sa modeste bicoque du fait

d'une négligence de sa part.

Les limaces se frottaient frénétiquement les unes aux autres en poussant de petits cris stridents qui laissaient peu de doute sur la nature de leur activité. L'homme est resté sidéré par ce spectacle grotesque et indécent. Il se demandait par quel moyen il pouvait bien exterminer ces bestioles monstrueuses qui avaient tué ses poissons et anéanti l'orchestre le plus réputé de toute la Myrolésie.

Mais enfin les bestioles se calmaient, épuisées. Aux petits cris obscènes succédait une sorte de cantilation très dépouillée qui n'était pas sans évoquer d'antiques chants religieux. Ek Naon restait fasciné devant son aquarium à se demander si la musicalité de ces sonorités était fortuite. L'hypothèse contraire lui semblait d'ailleurs inconcevable. Mais le chant s'amplifiait et se complexifiait. Les limaces chantantes levaient la tête comme des enfants de chœur à présent. Et la cantilation s'enrichissait graduellement de nouveaux sons, à partir d'un ré qui faisait office de note-pivot. Un mi, puis un fa#, un do, un fa, un mib, un sol, un la, un do#, un si, un sol# et un sib, se combinaient

**judicieusement.**

**La dodécaphonie que dispensaient les vers prisonniers de l'aquarium était une chose très pure, qui inspirait des sentiments profonds et graves à celui qui en faisait l'expérience.**

o

Ek Naon était bouleversé. Il ne parvenait plus à s'arracher au spectacle aberrant de cette chorale hideuse à voir mais prodigieusement harmonieuse à l'oreille. Il n'arrivait pas à se figurer que ces bestioles étaient les mêmes qui s'infiltraient dans l'organisme de ses pairs pour en dévorer tout l'intérieur jusqu'à transformer le corps des pauvres victimes en de tragiques enveloppes de peau vidées de toute substance. Il a tout de même trouvé la force de se lever pour faire du café. Ek Naon aimait en effet à préparer, le soir, du café frais où il versait une goutte de vodka pour se décontracter, après une journée angoissante comme on peut en vivre dans une ville dévastée par une invasion de vers anthropophages.

À la cuisine, il entendait encore le chant mélismatique et quasi hypnotique des limaces.

Mais en dressant l'oreille, il était pris d'une impression curieuse. Ces bestioles ne se contentaient pas de siffler des mélodies ! Elles chantaient ! Les paroles étaient difficiles à saisir car le chant canonique, d'une manière générale, tend à brouiller la compréhension mais des mots se détachaient, les mêmes, revenant de façon insistante, ne permettant pas de penser qu'il puisse s'agir de ressemblances fortuites avec un langage articulé. On entendait des bribes de phrases évocatrices. « Sur la joue... », « la langue ruisselait aussi... », « lentement - et se déshabillait », ou encore « frottant son sexe près du ventre pour... »

Ek Naon a commencé à douter de sa raison à ce moment. Dans sa tasse, il a versé en tremblant un peu plus de vodka que de café. Il s'est mis à paniquer, estimant qu'il avait trop vécu et que son esprit avait décidé de le lâcher là, sans même attendre que le corps s'épuise. Et les limaces poursuivaient leur litanie obscène. « Le sexe entre les lèvres... », « agenouillée - et elle », « le pénétrer et demeurer en... » Toutes ces phrases étaient parfaitement audibles. Ek Naon s'est servi à nouveau une tasse. Le café colorait à

peine l'alcool. Il n'osait plus retourner au salon, transformé en auditorium.

À l'extérieur, un homme courait désespérément. Des limaces le suivaient, plus rapides que lui. Ek Naon était bouleversé. « Cet homme va mourir et les limaces qui vont le dévorer ne songent vraisemblablement qu'à forniquer ! » Ek Naon n'était pas loin de la vérité, comme il en aurait la confirmation un peu plus tard. Les vers mutants n'avaient aucune conscience de l'univers émotionnel des humains dont ils se nourrissaient.

Il fallait que quelques-uns d'entre eux se retrouvent prisonniers pour qu'un premier contact soit établi. Un contact dont Ek Naon se serait bien passé, il faut le dire. Toujours dans sa cuisine, figé devant la fenêtre et à peine sensible au sort de l'homme qui, dans la rue, se débattait vainement pour échapper aux limaces longues de près d'un mètre qui lui entravaient les jambes, il s'est lamenté sur son propre sort.

« J'ai tout connu ! Le chômage et la guerre, la guerre et le chômage. Les épidémies granuleuses ! Les invasions osbournes ! Et à nouveau la guerre et le chômage ! Le chômage et la guerre ! »

Il se gratte la tête. « Mais ça, c'est le pompon. » Dans le salon, les limaces tueuses n'en finissaient pas de chanter. « Les jambes entrouvertes... », « ô et sa lumineuse vulve ! »...

Les mélodies de type dodécaphoniques sont morcelées. Elles ont la particularité d'être comme étrangères à elles-mêmes. Elles forment des spirales qui interdisent à la pensée de se structurer de façon cohérente. Ek Naon était furieux à présent. Il voyait l'homme dévoré de l'intérieur se transformer en une enveloppe flasque au sol. Il n'en pouvait plus de cet oratorio obscène. « Je vais les dézinguer, ces misérables bestioles ! » Mais Ek Naon n'avait aucune idée de la façon dont on peut tuer des limaces mutantes. Alors, s'apercevant que la vodka était épuisée, le vétéran des guerres sérielles s'est décidé à retourner au salon pour insulter les vers mutants.

L'oratorio tirait à sa fin. Les limaces perverses reprenaient leurs ébats sans se soucier de leur hôte le moins du monde. Ek Naon est entré en titubant dans le salon. Il ruminait toujours. « Les gens sans bouche d'Iglotoir.. Et les cruels héliatkalins ! » Ek Naon délirait. Il n'attendait

pas de réponse de la part des limaces qui, surprises, avaient fini par interrompre leurs ébats pour le regarder avec de grands yeux ronds du bout de leurs antennes rétractables. « Toutes ces années de chômage ! »

Ek Naon voulait invectiver les horribles bestioles qu'il avait emprisonnées sans le vouloir. Il ne parvenait qu'à se plaindre de son sort. Mentalement, il revivait les 27 batailles perdues des 17 guerres sérielles qui s'engluaient les unes dans les autres. Entre deux phases de ces conflits sporadiques et abstraits, il revoyait les longues périodes de chômage. « J'avais une formation pourtant ! J'aurais été épongeur de rues, si la guerre ne m'avait pas rendu abstrait ! » Ek Naon discourait à présent devant un auditoire qui buvait ses paroles. Les limaces en l'entendant frémissaient de toutes leurs antennes.

« Un jour je frappais à la porte de la Grande Epongère. On me riait au nez ! Les rues étaient dévastées, on n'avait pas besoin de les éponger mais de les reconstruire ! J'allais voir la concurrence. On me regardait d'un oeil méfiant. Un vétéran des guerres sérielles, dans l'esprit de

ces gens, c'est forcément quelqu'un qui a tout oublié de la vraie vie. Diable ! Si c'était vrai, encore... Mais dans mon cas c'est le contraire. Je me souviens de tout ! Absolument tout ! Et même... Parfois encore on me disait qu'il fallait que j'y retourne puisque je n'étais plus bon qu'à tuer ou être tué, abstraitement. Voilà ce que votre société fait d'hommes comme moi ! »

Ek Naon s'est arrêté. Les limaces étaient terriblement émues. Elles se reconnaissaient elles-mêmes dans cet homme jeté au monde comme une grenade désamorcée. Elles voulaient le lui dire. Lui expliquer que non, enfin, elles n'étaient pas ces êtres sans conscience que la presse zerbotsgie s'est complue à décrire, avides de chair humaine et de sexe brutal et chaotique. Bien sûr, ces deux penchants reflétaient une bonne part de leur activité mais enfin... Qui sait ce qu'elles éprouvent dans l'intimité sans cesse bafouée de leurs nuits ?

On peine toujours à reconnaître l'humanité de l'autre. Plus encore quand cet autre est un animal. Et si cet animal est une bestiole rampante dont la physionomie offre assez peu de ressemblance avec la nôtre, on passerait pour

fou en percevant la moindre émotion ou tout indice de conscience. Que dire, alors, de ces monstrueuses créatures que sont les vers mutants, désormais réputés pour leur férocité vorace ? Il faut bénéficier de conditions privilégiées pour se rendre compte de ce qui hante ces gastéropodes peu communs. Oui ! Ils s'adonnent au sexe de façon effrénée, jouant complaisamment des rôles féminins ou masculins en alternance, échangeant leurs rôles et multipliant les variations jusqu'à l'épuisement. Même quand ils chantent, sensibles à la beauté immanente des ondes sonores qu'ils modulent avec une parfaite maîtrise, ils ne manquent pas de puiser dans la pornographie la plus scabreuse leur inspiration inextinguible. Mais cette apparente trivialité masque mal un mal-être originaire, peut-être lié au mystère sordide de leur avènement dont les limaces ignorent certes le détail mais dont elles éprouvent au fond d'elles-mêmes l'indicible tourment, un mal accentué par la promiscuité à laquelle leur condition les oblige.

À peine nées, elles sont condamnées à vivre en cohortes. Leur seule perspective, c'est d'être

toujours plus nombreuses. Elles se réfugient dans ces pratiques collectives qui les galvanisent et leur confèrent un sentiment de toute-puissance. Mais en absorbant l'humanité qui les entoure, elles ingèrent tout ce que l'humanité comporte de complication : philosophie, psychologie, spiritualité (et dérives sectaires)... Et l'invasion des territoires habités par l'homme, si elle est vécue avec terreur par ceux de notre espèce, n'est pas moins éprouvante pour ces bestioles qui ne conçoivent pas tant le mal qu'elles font que celui qu'elles éprouvent.

Les quelques limaces prisonnières de l'aquarium d'Ek Naon se rendaient compte elles aussi avec stupeur qu'il était possible de communiquer avec cette montagne de nourriture qu'est l'être humain. Tout à coup, elles avaient en face d'elle un être qui leur parlait, leur expliquait son sort, semblait même attendre d'elles des réponses, de l'aide, qui sait ? Et comme elles, il semblait enfermé dans l'effroi de sa condition existentielle. « Nous sommes comme toi ! », voulaient-elles lui signifier à présent. Mais il n'écoutait pas.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, il y

avait de la tendresse et du désarroi dans les yeux des limaces qui regardaient fixement l'homme qui bougonnait, ivre, dans son fauteuil. Lui, il revivait les épisodes absurdes de sa vie passée. Les êtres chers perdus, les horribles commerces, les situations insensées dont la vie n'est jamais avare. Pourtant, dans son délire, il sentait que s'étaient posés sur lui ces regards pleins de compassion et commençait à oublier, pour un instant peut-être, qu'une telle communion est impossible, que des gastéropodes tueurs ne sauraient se lier d'amitié avec un homme que l'alcool diminue jour après jour, destruction qu'il ne peut regretter puisque la vie n'a été pour lui qu'une série d'enfers à peine nuancés par des paradis aussitôt perdus qu'esquissés et réduits à des ombres de rêves.

o

Tandis que la ville sombrait dans le chaos et l'anarchie à cause d'une invasion de vers mutants impitoyables, un homme et des limaces se faisaient face et ressentaient au fond d'eux-mêmes, au-delà de tout ce qui devait les séparer irrévocablement, leur commune appartenance à un ordre universel intangible dont la réalité n'est que le déchirement de la conscience qui conduit tous les êtres vivants de la naissance à la mort, aveuglement, dont la plupart ne sauront rien car si l'on s'arrêtait un seul instant pour éprouver cette simplicité déchirante, on abandonnerait tout ce qui fait sens à nos yeux, ce qui nous porte au sein d'une société qui a besoin de nos présences figées comme des statuettes de cire et pas de cette fragilité indécélable qui est pourtant la seule source significative de notre existence, cette chose qui existe si peu et par

intermittence et qu'on appelle l'amour.

Les sept vers enfermés dans l'aquarium sifflaient doucement à présent. Une mélodie très pure que ne souillait pas une parole. Et le vétéran des guerres sérielles s'est peu à peu endormi dans la douceur de cette berceuse dodécaphonique, sous l'effet combiné de leur chant et des vapeurs de la vodka.

Le lendemain, quand il s'arracherait à son fauteuil, la tête encombrée de rêves saugrenus, il se demanderait où le délire a commencé. Et le réel ne lui apporterait que des bribes de réponse (comme d'habitude). La présence des vers dans l'aquarium lui indiquerait bien que son souvenir de la soirée de la veille était tout autre chose qu'un produit de son imagination altérée par l'alcool. Mais le reste ? Cette musique inouïe, cette communication des âmes ?

Les limaces dormaient, enlacées les unes dans les autres, comme si elles avaient fini la nuit en s'adonnant à leurs habituelles orgies. C'était sans doute le cas d'ailleurs. À peine l'homme endormi, les vers avaient repris leurs activités obscènes. Puis, à leur tour, avaient plongé dans le sommeil.

À peine éveillé, Ek Naon a regagné la cuisine. Il restait du café mais pas de vodka. À travers la fenêtre il a vu l'homme de la veille qui n'était plus qu'une flaque perforée. Réellement il n'avait pas dû délirer ou bien l'hallucination se poursuivait-elle ? Il avait encore en tête les chants de la veille. Les paroles obscènes... La complétude sérielle du contrepoint et des mélismes... Et puis le regard très doux et un peu triste de ces horribles bestioles... Il ne leur en voulait plus d'avoir mangé ses piranhas à présent. Il ne les jugeait pas pour leurs forfaits.

Après tout, les guerres sérielles avaient été bien ignobles aussi. On n'avait pas besoin de vers mutants, ah ah ! Non, une bonne truëlle faisait l'affaire. Et ces vers, ils ne font que se nourrir. Alors que les combats... On n'avait même pas idée de leur justification, en fait. On n'en avait pas besoin. On allait au village. On ramenait des bras. Des bustes. Des mollets. À la demande. Les officiers amassaient le magot.

Ils expliquaient qu'ils le déposeraient à la banque d'État. « Mais il n'y a plus d'État ! », s'étonnait bêtement un soldat un peu naïf. Pour

toute réponse, on lui trouerait la nuque d'un coup de truelle. Et on repartirait. Vraiment. Ces vers ne sont pas si cruels en comparaison.

Ek Naon en regardant la cafetière ressassait toutes ces scènes pénibles. Et les arrachements aussi. Il revoyait le visage de celle qui l'avait aimé. Un peu, avant de se détourner de lui sans un mot d'explication. Le café allait avoir passé. Il voulait en finir avec ça comme si cela avait pu mettre fin au processus douloureux qui s'était installé en lui depuis l'éveil. Il lui venait des désirs saugrenus, à commencer par une envie de groseilles parfaitement absurde. « Revenez ! », criait-il aux groseilles tandis qu'à travers la fenêtre une série de limaces rampaient au sol en laissant derrière elles une longue traînée grise ou verte.

Le café bouillonnait à présent dans la casserole qui n'en pouvait mais, qui avait déjà brûlé tant de cafés dans sa pauvre existence de casserole intermédiaire. Ek Naon l'a retirée du feu pensivement même si incapable de penser à rien. Les scènes de guerre lui revenaient en tête, traversées par une lumière inexacte.

Il s'est rappelé cet homme qui avait voulu faire preuve de courage, le maladroit ! en s'opposant à l'entrée des soldats dans sa bicoque. « J'en ai le droit ! J'en ai le droit ! », répétait-il comme si le droit avait été magique.

L'officier s'était approché de lui sans répondre et l'avait regardé comme on s'amuse de voir gesticuler un petit animal terrifié. L'homme a voulu répéter sa phrase une troisième fois mais les mots ne sortaient plus de sa bouche. L'officier le regardait toujours, très calme.

« J'en ai... »

Autour des deux hommes, les soldats se mêlaient aux villageois, comme pour un spectacle. C'était un spectacle fascinant, en effet, de voir cet homme rapetisser sous le regard de l'officier qui restait vissé au front de l'habitant. Mais le militaire pensait peut-être à autre chose en le regardant. « Bien sûr, tu en as le droit », a-t-il fini par dire d'un air las, provoquant une réaction physique un peu étrange chez l'homme qui a commencé à se redresser.

L'officier a fini par détourner son regard vers la petite foule qui restait tétanisée. Il a fait signe à ses hommes de se regrouper. Les soldats se sont rassemblés autour de lui tandis que l'habitant qui avait si héroïquement résisté reprenait forme humaine et esquissait même un regard plein de fierté. Ils allaient donc faire demi-tour, ces occupants. Et le petit bonhomme serait le héros du village, à coup sûr. Mais l'officier a fait un signe à ses hommes qui se sont précipités sur le vaillant villageois et l'ont cloué à la porte de sa maison, en riant, à l'aide de longues pointes qui ont traversé ses membres, puis le ventre et les épaules.

Le travail leur a pris dix minutes. L'homme vivait toujours. Les soldats plaisantaient avec leur chef. On disait qu'il pourrait mieux protéger l'entrée de sa maison, ainsi. On prenait à témoin les villageois qui restaient muets, horrifiés par le sort qu'on faisait à leur voisin. L'officier se réservait la dernière pointe. Il prendrait son temps pour la ficher quelque part au milieu du visage du bonhomme. Entre les yeux ? À travers la bouche ? En lieu et place du nez ? Les commentaires allaient bon train.

L'homme crucifié à sa porte avait les yeux exorbités, un regard qui hanterait longtemps Ek Naon, qui avait lui aussi fiché son clou quelque part dans le corps de l'homme. L'officier s'amusait beaucoup en détaillant les possibilités d'enfoncement de la grande pointe qui ressemblait à un burin.

Ek Naon se remémorait toute la scène en se servant l'épais liquide noir et granuleux qui faisait office de café. Dans l'autre pièce, les limaces entrelacées dormaient toujours. Ek Naon n'avait pas eu la force de regarder la pointe s'enfoncer dans le visage du pauvre homme. Il avait détourné son regard du côté des talus, comme s'il avait fallu les surveiller. Son regard avait croisé celui d'une fillette à qui il manquait un bras. Un regard las et dur comme si l'enfant avait été une guerrière confirmée, ce qu'elle n'était sans doute pas. Non loin, on entendait les pals d'hélicoptères qui s'approchaient.

Ek Naon ne voulait plus voir la fillette. Il a craint qu'un de ses camarades ne la remarque à don tour. Il a regardé au ciel en espérant qu'un

déluge de feu anéantisse tout, à commencer par lui-même peut-être. Mais non. On les couvrait, au contraire. Des fois que les villageois leur auraient tendu une embuscade... Les vers mutants dormaient.

o

À Zerbotsgaya, ces bestioles avaient déjà causé des ravages considérables. Mais Ek Naon n'éprouvait pas la moindre haine à leur endroit. Tout juste pouvait-il leur en vouloir un peu d'avoir réduit à néant l'orchestre symphonique dans son ensemble. Mais il ne parvenait pas à éprouver la moindre rancœur face à des destructions qui ne témoignent d'aucune cruauté. Qui sont le fruit d'un malheureux hasard de la nature qui a voulu que de simples limaces gélatineuses se transforment en organismes carnivores et acquièrent une capacité de résistance peu commune.

Cela dit, la situation devenait compliquée pour Ek Naon qui n'était pas décidé à donner sa peau aux limaces mutantes qui sillonnaient régulièrement le quartier. De sa fenêtre, il les voyait passer par petits groupes. Certaines

étaient de taille raisonnable, de 10 à 30 cm environ. D'autres étaient longues d'un mètre. Et il était à craindre que la mutation fût loin d'être achevée. Qu'il en jaillirait de plus grandes encore. Et qu'au bout du compte, il y avait peu de chances de réchapper à ce fléau.

Qui plus est, les vivres allaient se faire rares. Ek Naon n'avait nullement prévu, quand il s'était approvisionné, d'avoir à se barricader chez lui. Il lui restait des conserves pour trois ou quatre jours, tout au plus. Et dans la privation, Ek Naon se mettrait rapidement à délirer... à rêver d'un ragout de mouton, par exemple.

Au salon, les bestioles commençaient juste de s'éveiller. Prudent, Ek Naon à remis en place le couvercle de l'aquarium qu'il avait laissé sur le côté, la veille, après avoir nourri ses gentils piranhas. Une négligence qui lui avait sans doute sauvé la vie, cela dit. Les limaces étaient lentes à s'éveiller. Elles regardaient autour d'elles, éberluées, se rendant compte qu'elles étaient prisonnières et, surtout, qu'elles non plus n'avaient rien à manger. Ek Naon leur disait sèchement : « Vous voyez ! on n'est dans la

même galère ! » Les limaces couinaient : « Pli ! pli ! pli ! pli ! » l'homme se grattait la tête. Dans le silence de la maison, il se rendait compte qu'il n'avait plus qu'elles au monde. Et il les laisserait mourir de faim ? Un cognac lui a permis de se remettre les idées en place tandis que les vers mutants emprisonnés se tortillaient - « Pli ! pli ! pli ! » - en le regardant avec tendresse et désespoir. « Je ne vais quand même pas vous donner mes raviolis, non ? »

« Pli ! pli ! pli ! » De toute évidence, les limaces mutantes n'avaient aucune envie de manger des raviolis. Alors Ek Naon a tenté le tout pour le tout et a pris son téléphone pour appeler la pizzeria. Les vers l'ont regardé faire, intrigués. Ek Naon expliquait d'une voix très sûre qu'il lui fallait des pizzas impériales. « Je suis un patriote ! Vive la Grande Myrolésie ! » Il y avait toutes sortes de viandes dans ces pizzas qui faisaient un peu penser, par leur aspect, aux champs de bataille des guerres sérielles, au plus fort du conflit. « Comment ? Si le quartier est infecté ? Mais pas du tout, voyons ! Je viens juste de faire une petite promenade ! Je puis

vous garantir que le quartier est tout ce qu'il y a de plus sain ! »

À l'autre bout du fil, l'employé n'avait pas l'air entièrement convaincu mais Ek Naon avait le ton définitif de ceux qui savent ce qu'ils disent et l'on a fini par prendre sa commande. Il ne restait plus qu'à attendre, en espérant que le livreur ne se fasse pas attraper par une colonie de limaces avant d'arriver. Le pauvre garçon n'aurait pas le temps de dire « Ouf ! »

Ek Naon n'avait pas trouvé mieux qu'un tournevis pour en venir à bout. Mais enfin ! Il avait le geste précis de ceux dont la mort a été le métier. Le tournevis a traversé la gorge du jeune homme comme de la pâte molle. Puis, le tueur a récupéré la précieuse pizza qu'il a déposée sur la table de la cuisine. Le garçon agonisait dans l'entrée. Ek Naon l'a bien assommé pour entamer la découpe. Mais il n'était pas bien outillé. Il possédait certes une vieille tronçonneuse mais elle était à sec. Pour le reste, c'était des couteaux dont le format garantissait surtout un travail long et fastidieux. Alors que les limaces piaillaient épouvantablement, tout

de même... On aurait dit des enfants, incapables d'attendre l'arrivée du déjeuner sans s'agiter.

Du coup, Ek Naon a pris le parti de découper des pièces de viande à vif dans les parties les plus charnues du livreur de pizza qui n'était pas encore tout à fait mort. Et il a balancé les blocs de viande dans l'aquarium. Des pièces conséquentes qu'il a vu fondre en un clin d'oeil. Ces animaux ont un appétit décidément vorace. Mais en temps de guerre, il faut économiser les vivres. Ek Naon a voulu expliquer ça aux limaces qui en étaient à roucouler comme si elles avaient voulu le séduire. Lui égrenait ses souvenirs de guerre. « La campagne d'Heliatkal, c'était quelque chose, ça ! » Et les limaces ronronnaient en écoutant le vétéran. « Des cadavres partout ! Partout ! » Il s'agitait devant les vers qui se mettaient à onduler lascivement. « Et le sang ! Des geysers de sang ! »

Ek Naon avait soif. Les limaces le regardaient amoureusement. Il s'en rendait à peine compte. Il revoyait l'orgie macabre qui avait duré des jours et des nuits, sans interruption. « On ne

peut pas oublier ça. » En effet. Il n'avait jamais pu oublier.

Revenu du front, il avait retrouvé sa femme qui ne comprenait pas pourquoi cet homme autrefois si entreprenant se murait désormais dans un silence pénible, ricanant de temps à autre de façon incompréhensible ou pleurant, au contraire, les camarades perdus. « Tonio, Tonio... Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi ? » Elle avait fini par aller, la pauvre femme, avec un autre qui lui promettait un vrai mariage et des enfants.

Ek Naon mélangeait tout : les batailles, la séparation, les trêves, la recherche d'emploi qui n'aboutissait pas et derechef la mobilisation, le sang, le sang, rien ensuite. Rien que le sang. Le sang. Rien. Rien. Les limaces écoutaient, attendries mais un peu prises par la faim, tout de même. Or, Ek Naon épuisé s'endormait. Elles en seraient quittes pour patienter un moment.

o

Les jours passaient. Ek Naon peinait de plus en plus à dénicher de nouvelles victimes : le quartier du Pli-Auburn était désormais bien identifié comme un secteur contaminé, même si l'invasion était superficielle, les canalisations de tout ce quartier n'étant que ruine et gravas. Il n'était plus question d'attirer le moindre vendeur de pizza désormais. Et les agents des services sanitaires avaient fait place à des blindés de l'armée qu'Ek Naon aurait été bien en peine de piéger.

Les ressources s'appauvrissaient, aussi bien pour lui qui voyait s'amenuiser à vue d'oeil les réserves de boîtes de conserve que pour les limaces qui venaient à bout des corps dépecés des malheureux qu'Ek Naon avait pu piéger.

Parfois, elles faisaient comme si de rien n'était et continuaient d'égayer les soirées

solitaires d'Ek Naon par leurs chants sans cesse renouvelés, dont les paroles étaient souvent incompréhensibles en raison de leur structure canonique et hautement mélismatique. Puis, Ek Naon éteignait la lampe et laissait les limaces perverses s'adonner à leurs bizarres orgies.

De temps à autre, cependant, ces bestioles malignes jouaient de tous leurs charmes pour séduire le pauvre homme isolé de ses pairs et lui promettre toutes les extases de leur sensualité frénétique s'il les rejoignait.

Elles se mettaient alors à onduler devant lui en regardant de leurs yeux émouvants et pétris de tendresse, dansant lascivement comme si ce spectacle avait pu avoir un quelconque attrait pour lui. Il est vrai que l'homme buvait alors beaucoup, qu'il avait été plus prévoyant avec le vin et le cognac qu'il ne l'avait été avec la nourriture. Dès lors, il était moins regardant et se trouvait régulièrement plongé dans un état d'ébriété qui aurait pu le conduire à l'irréparable.

Parfois elles lui disaient de venir. Elles imploraient, même. Comme si leur vie en avait

dépendu. À d'autres moments elles tentaient de forcer sa complicité et l'invitaient à ouvrir l'aquarium pour leur permettre de recouvrer la liberté. « Nous partirons sans demander notre reste ! », promettaient-elles dans un sifflement continu mais ponctué de trémolos attristés : « pli ! pli ! pli ! »

Ou bien : « On te ramènera des boites de conserve et à boire, pourquoi pas ? Fais-nous donc confiance ! » Mais l'homme avait déjà eu la charge de prisonniers au temps des guerres sérielles et, par principe, il n'accédait à aucune des demandes de ceux qu'il avait pour mission de garder.

Pourtant, sa volonté s'érodait. Il avait narré à ses compagnes d'infortune la série vertigineuse des batailles perdues, la confusion et le chaos de la guerre, la misère sans espoir du temps de paix. Il leur avait confié son désarroi, sa défiance vis-à-vis du genre humain. Il avait écouté leurs plaintes aussi, le long désarroi de leur existence dominée par une faim aveugle. Il n'était pas loin de les considérer comme des égales dans la commune fatalité qui avait décidé

du cours de leur existence sans égard pour leurs aspirations, leurs rêves juvéniles, leur sensibilité. Pourquoi ne leur aurait-il pas fait confiance, plus qu'à l'administration civile et militaire qui l'a trahi, au bout du compte ?

Mais il revenait à lui. L'homme est doté d'une fonction de survie qui défie toutes les lois de la logique. Prenez un homme qui songe au suicide et placez-le devant un danger imminent et mortel. Vous le verrez à coup sûr se démener pour parer à la menace avec toute l'énergie de son désespoir. Il aurait pu saisir l'opportunité qui lui est donnée d'en finir mais non. On peut voir là une forme d'orgueil de la part de quelqu'un qui veut jusqu'au bout rester maître de son destin. Il faut peut-être rechercher l'explication de son comportement dans un processus beaucoup plus mécanique, ce qu'on appelle « instinct » et qu'on serait plus fondé à appeler « réflexe ».

Ek Naon qui n'était pas animé par le désir d'en finir ne pouvait céder aux sirènes de ses prisonnières, des décennies de guerre l'avaient

**rangé dans la série des hommes habitués à tuer  
plutôt qu'à être tués.**

o

Hissé au sommet d'un des immeuble les plus élevés de Zerbotsgaya. Ek Naon avait sur la ville une vue insaisissable. Certains quartiers avaient pris une teinte vert fluorescent. On voyait comme un magma des entrelacs de limaces géantes labourer le terrain dévasté. Pas une construction n'y était épargnée. Les limaces broyaient sans conscience particulière de leur activité orgiaque et dévastatrice tout ce qui avait habité sur le site où elles s'entremêlaient perversement. Et le périmètre de leur indécent brassage s'étendait encore. On le voyait croître à l'oeil nu. Dans la nuit, la fluorescence de leurs corps glauques et visqueux rayonnait. Et tout autour, on voyait les immeubles s'effondrer, les maisons s'affaisser.

Bizarrement, Ek Naon n'était pas malheureux de ce spectacle effroyable. Étrangement, il se

sentait solidaire de l'orgie destructrice des limaces mutantes. En les voyant, il repensait à sa petite compagnie toujours enfermée dans l'aquarium. Il revoyait les yeux aimants, presque enfantins, des 7 limaces qu'il gardait prisonnières mais qu'il ne regardait plus comme des prisonnières. Zerbotsgaya tombait.

Le vétéran des guerres sérielles ne se réjouissait pas des souffrances de ses contemporains. Mais il n'en éprouvait pas de peine non plus. Il se bornait à constater la destruction. Il restait fasciné devant le spectacle qu'offraient ces vers entremêlés qui ne cessaient de grandir, dont les plus grands mesuraient peut-être cinq ou six mètres de long, à présent. Parfois il repensait au fier soldat zerbotsgi qu'il avait été. Désormais il était neutre. Il n'avait plus rien à défendre, aucun camp auquel il puisse adhérer. Tout au plus, lui restait-il l'image des 7 limaces qui partageaient sa vie depuis des jours et des jours désormais. Elles étaient certes bien roublardes. Elles n'en étaient pas moins attachantes. Et quand elles le regardaient avec un tremblement de supplication dans le regard, c'était de vraies comédiennes ! Mais il y avait

plus de réalité dans la tendresse qu'elles affectaient qu'on ne pouvait en percevoir dans toute l'architecture des expressions humaines. Alors, s'il fallait obligatoirement choisir entre deux camps, Ek Naon s'en persuadait de plus en plus, ce ne serait pas le genre humain qui gagnerait sa faveur.

Il est des moments dans l'existence où l'esprit lévite. Le corps reste pesamment installé là où il s'est posé. Mais l'espace mental s'élargit, rayonne jusqu'à obtenir une vue panoptique de la réalité. Cette vue générale et quasi inhumaine a quelque chose de déchirant, il faut bien l'admettre. C'est une grâce rare qui peut conduire au suicide comme ce qu'a pu vivre, en son temps, Nicolas de Stael quand il a entendu au hasard d'un concert quelques pièces de Webern qui passaient le seuil de ce qui peut être raisonnablement imaginé. La beauté est terrifiante, vraiment.

Pouvait-il y avoir plus beau spectacle que cette ville détruite par des vers géants (et fluorescents) ? Ek Naon méditait.

C'est-à-dire que son esprit se vidait de tous

les traumatismes qu'il avait dû enregistrer durant les guerres sérielles. Il absorbait, en contrepartie, toute la plénitude de l'univers. Des limaces géantes qui anéantissent par ville par quartiers aux 7 vers de petite taille qu'il hébergeait, Ek Naon se rangeait du côté des gastéropodes mutants plutôt que dans le camp des humains abrutis par leur soif de pouvoir. Il s'expliquait d'ailleurs de façon apodictique cette suprématie de la limace sur l'homme puisque le devenir du sérialisme dodécaphonique appartenait désormais non plus à l'espèce humaine mais bien aux vers mutants.

Oui ! En voyant le quartier ouest de la ville dévoré par un entrelacs glauque de gastéropodes imbriqués les uns dans les autres et se roulant sur eux-mêmes tandis que l'est était déjà réduit à un amas de ruines désertées de toute forme de vie, Ek Naon se disait que c'en était fini de la civilisation humaine. Non seulement Zerbotsgaya ne se relèverait jamais de ce fléau inexplicable (car enfin, cette mutation de limaces en monstres géants, anthropophages et néanmoins esthètes ne pouvait pas trouver d'explication rationnelle) mais elle ne pouvait

qu'être la préfiguration d'un anéantissement général de l'espèce humaine tout entière. Était-il concevable que d'autres territoires subsistent là où la grande Zerbotsgaya aurait été réduite à néant ?

Pensant cela, Ek Naon revoyait toutes les fières séquences de son existence militaire. Les défilés, l'occupation des territoires hostiles, les soirées gaillardes, et puis...

Et puis le retour au pays. Atone, indifférent, laissant l'homme seul avec son expérience indicible de la guerre. Aux images glorieuses de l'armée zerbotsgie conquérante se substituaient déjà des visions pénibles, d'autant plus pénibles qu'elles ne concordaient pas entre elles. Les guerres sérielles n'ont été que défaites, pourquoi ces parades ? Et surtout pourquoi ce rejet généralisé de toute une génération d'hommes qui avaient servi leur pays par une société qui semblait n'avoir de cesse qu'à en évacuer le souvenir ?

Tout à coup, lui revenait l'image de la fillette qui le regardait fixement, amputée de son bras gauche, quand avec ses compagnons d'armes il

était occupé à crucifier un homme à la porte de sa maison, au rythme des pals d'hélicoptère qui assuraient la défense des combattants invulnérables face à des villageois inorganisés. Ce regard aurait dû le tuer. Finalement il n'avait pas eu cette pitié. La fillette disparaîtrait sans doute quand le village serait rasé. Ek Naon en garderait ancré en lui le souvenir comme une amputation.

Du coup il ne pouvait manquer d'éprouver une certaine satisfaction face au spectacle qui lui était offert. Il n'attendait plus rien que de pouvoir assister à la liquidation d'une société qui, elle-même, n'avait fait que se nourrir de la destruction de sa propre engeance. Le roulement monstrueux de cette machinerie aveugle lui semblait conforme au roulis adipeux des limaces orgiaques dont il était impossible de dire, à distance, lesquelles avaient activé leur organe mâle et lesquelles exerçaient une fonction féminine, rôles qui de toute façon n'auraient de réalité que temporaire, ce qui assurait à coup sûr une supériorité écrasante de ces êtres invertébrés sur l'ordre figé de l'espèce humaine.

Cependant, ces considérations, pour autant qu'elles devaient entraîner Ek Naon dans une méditation grave qui mettait en jeu tout l'ordre universel, ne pouvaient occulter une problématique certes plus triviale mais non moins essentielle aux yeux du vétéran. Il lui fallait des vivres. Des conserves, bien sûr – raviolis, saucisses aux lentilles, choucroute, quenelles même... - Mais à boire, plus encore ! Et puis... concernant les limaces, il n'avait encore rien décidé. Devait-il leur ramener des cadavres entiers ? Un corps humain, c'est encombrant. Il pouvait toujours envisager d'en découper des morceaux pour les transporter jusqu'à son domicile mais c'était imprudent. D'un autre côté, il ne se voyait pas revenir sans rien qui puisse apaiser ses prisonnières. Il fallait faire un choix.

o

Les jours passaient. Les limaces chantaient tendrement leurs dodécaphonies insanes tandis qu'Ek Naon, dévoué autant que professionnel, se risquait régulièrement en ville pour récupérer des vivres pour lui-même et pour ses prisonnières. Il n'avait pu se résoudre à leur fournir des cadavres anciens, dont le goût serait manifestement corrompu. Quant aux enveloppes de peau qui jonchaient les rues, délaissées par les vers mutants qui sillonnaient le territoire, elles n'avaient d'évidence aucune propriété nutritive.

Enfin, Ek Naon s'était décidé à prendre tous les risques pour subvenir aux besoins incessants des gastéropodes qui lui tenaient compagnie pour le meilleur et pour le pire. Les survivants avaient, pour la plupart, été emmenés aussi loin que possible des zones contaminées.

Il restait bien, ici ou là, quelques excentriques qui se seront refusés à quitter leur logement, partant du principe qu'il représente une vie de labeur et qu'il serait insensé de se résoudre à laisser des limaces ruiner le fruit de cet effort constant, quasi sacrificiel. Ceux-là étaient rares cependant. On ne pouvait compter indéfiniment sur de telles aubaines. C'est donc aux représentants de l'Armée nationale de la Grande Myrolésie (ANGM) que s'attaquait désormais Ek Naon, avec un succès qui le surprenait et le grisait.

Il faut dire que l'attention des militaires se concentrait principalement sur les limaces tueuses, de plus en plus imposantes et destructrices et dont les plus jeunes générations semblaient bénéficier d'un derme gluant et blindé, qui plus est. Accessoirement, les soldats pouvaient s'attendre à faire face à des bandes de pillards mais celles-ci étaient rares car les vers occupaient le terrain de façon systématique, comme une armée d'êtres invertébrés mais bien doués de stratégie, à partir des sous-sols de la ville. La perspective d'avoir à affronter un ennemi humain et isolé ne présentait aucun

caractère de probabilité à leurs yeux. En habile vétéran des guerres sérielles, Ek Naon parvenait à capturer des hommes isolés, à proximité de chez lui, qu'il dépeçait ensuite pour nourrir ses prisonnières en essayant de les convaincre qu'il fallait économiser les vivres, ce que ces satanées bestioles n'entendaient guère. Elles avaient toujours faim.

Alors elles chantaient. « Pli ! pli ! pli ! pli ! pli ! » Et leur chant était chaque jour un peu plus sublime. Les combinaisons sérielles se répondaient de façon toujours plus subtiles dans des canons à 7 voix qui semblaient ne connaître aucune limite, tant pour le souffle (certaines notes pouvaient être tenues des heures entières) que pour le registre dominé par des timbres cristallins mais qui pouvait s'enfoncer dans des épaisseurs de nuit infracassable, ce grave profond étant lui-même modulé avec autant de souplesse que les timbres médiums, les notes continues se confondant parfois entre elles jusqu'à ce qu'en émergent des syllabes isolées comme de petits points de nuit incoercible qui se détacheraient dans une opacité ambiante. Ek Naon, ensorcelé, se levait à la fin de ces récitals

comme un automate et, armé de son couteau à pain, partait à la recherche d'une milice isolée qu'il attaquerait par surprise, assommant un premier soldat avec une grosse pierre avant d'égorger l'autre qui ne se sera jamais rendu compte de rien.

Mais les limaces mutantes se développaient et prenaient du volume. Ek Naon se rendait bien compte que son aquarium ne suffirait bientôt plus à les contenir. Cette promiscuité ne gênait pas les gastéropodes qui se frottaient lascivement les unes contre les autres et qui n'étaient plus si désireuses de recouvrer la liberté mais Ek Naon, en bon soldat, se sentait dans l'obligation de prendre soin de ses prisonnières et de se conformer aux exigences des conventions de Genève (dont la Myrolésie n'a jamais été signataire, cela dit).

Il hésitait... Fallait-il acquérir un aquarium plus grand ou aménager la chambre d'amis, ce qui aurait l'inconvénient de les isoler de sa vie quotidienne ? Il avait pris goût à ces veillées tardives qui lui permettaient de se retrouver avec elles, de se confier à elles (il leur avait

raconté plusieurs fois les pénibles épisodes de son existence amère et elles avaient plus d'une fois pleuré en chœur à l'entendre) et de jouir de toute la grâce de leur art musical qui se faisait chaque soir plus délicat et envoûtant.

Plus d'une fois il avait pensé à leur rendre leur liberté. Mais il ne pouvait s'y résoudre. Ce n'était pas la crainte de les voir se retourner contre lui qui l'arrêtait. Il s'en moquait, au fond, de finir dévoré par des limaces mutantes. Il ne doutait pas qu'elles lui prodigueraient mille caresses voluptueuses et tendres avant de l'asphyxier pour se repaître de son corps blessé de part en part. Il ne craignait pas non plus d'en finir avec une vie de misère qui n'avait été, de l'enfance à l'âge d'homme, qu'une série d'épreuves fatales et décevantes. Mais il se sentait bien avec ces petits animaux sensibles et aimants. Il ne vivait plus que pour ces moments privilégiés où il s'installait dans le canapé, en face de l'aquarium, après avoir longuement effectué un difficile travail de découpe, pour goûter un cognac en devisant avec les limaces attentives et enjouées.

D'ailleurs les corps s'accumulaient dans la cuisine. L'état-major devait s'inquiéter de ces disparitions, en rechercher la cause car il est impossible que des soldats disparaissent, même dévorés par des limaces, sans laisser de traces telles qu'une enveloppe de peau, des bouts d'uniforme, une arme de service abandonnée... Mais Ek Naon, dont l'existence n'était sue de personne, était insoupçonnable.

Les stocks de chair humaine s'accumulaient dans la cuisine d'Ek Naon. Mais ces parties de chasse faisaient désormais partie de son quotidien. Elles étaient pour lui comme une promenade quotidienne. Qui plus est, elles lui permettaient de se faire une idée de la situation en ville. Il se hissait en haut d'un immeuble le plus élevé possible pour examiner la répartition des forces vives sur le terrain zebotsgi. Or, la situation était critique. Les humains électrisaient la ville de part en part. Les limaces perdaient du terrain de jour en jour.

o

Mais la ville finirait par être libérée de la fétide invasion animale. Les limaces mutantes avaient été repoussées vers l'est, à grandes salves de décharges électriques. On avait dû électriser la ville par quartiers, sans égard pour les populations survivantes qui pouvaient rester réfugiées dans des caves ou dans des pièces isolées d'habitations encore intactes. Les dévastations étaient considérables et cependant la ville détruite retrouvait déjà une certaine joie de vivre.

Ek Naon avait bien vu comme la situation des limaces géantes se dégradait de jour en jour. De nuit, il était sorti pour assister au déroulement des grands exercices d'électrisation qui anéantissaient quartier par quartier les populations de gastéropodes orgiaques. Il ne se faisait pas tellement d'inquiétude pour son

compte car le secteur du Pli-Auburn était réputé peu ou non contaminé, pour une raison difficile à expliquer d'ailleurs. Sans doute cette analyse (partiellement juste, il faut bien en convenir) tenait-elle au très mauvais état des canalisations qui avait d'ailleurs fait l'objet de nombreuses plaintes de la part des habitants du quartier. Les limaces de l'effroi avaient bien balayé les rues de cette zone mais elles n'avaient fait que passer et s'en étaient d'elles-mêmes éloignées dès lors que les derniers habitants (à l'exception du vétéran, toutefois) avaient été happés par leur marée purulente.

En revanche, Ek Naon voyait d'un mauvais oeil ces avancées spectaculaires de l'armée zerbotsgie. Il s'était non seulement fait à l'idée que la ville puisse être rasée par cette population invertébrée mais il en était même venu à se réjouir de ce qui lui apparaissait comme une apocalypse de bon aloi. Or, la vie humaine reprenait manifestement le dessus. De son poste d'observation, Ek Naon voyait ce territoire dévasté se repeupler de citoyens encore timides et pusillanimes mais qui ne tarderaient plus, sous la protection fallacieuse de l'armée

régulière, à festoyer dans les rues pour célébrer la victoire sur un ennemi dont l'origine restait mystérieuse au commun. Cette perspective se rapprochait de jour en jour, en effet. Les commerces rouvraient, même, à des endroits. Qu'advierait-il d'Ek Naon quand le secteur du Pli-Auburn serait réinvesti par des humains arrogants qui se comporteraient comme des colons et iraient peut-être, les salauds, jusqu'à l'inviter à une *fête du voisinage* ?

Une fois le quartier repeuplé, la vie lui deviendrait bien plus dangereuse. Il serait beaucoup plus compliqué de faire disparaître ces représentants de l'espèce humaine sans attirer l'attention de la force publique, qui aura repris le contrôle de tout l'espace urbain. Certes ! Il serait sans doute plus aisé de supprimer d'inoffensifs passants que de s'attaquer à des soldats aguerris... Mais on s'inquiéterait.

- Monsieur Naon, n'auriez-vous pas aperçu ma chère épouse ? Elle est sortie ce matin pour acheter du pain de viorne et je ne l'ai jamais revue.

- Il n'est que 11h37, cher voisin, que voulez-

vous que je vous dise ?

- Mais elle est sortie à 8h, monsieur Naon ! Vous ne croyez pas que c'est très long pour une commission qui lui prend environ 13 minutes en temps normal ?

- Eh bien ! Votre femme sera partie avec un autre homme ou bien elle se sera rendue compte que la vie dans ce quartier du Pli-Auburn est insupportable à cause des canalisations très dégradées qui se décomposent sous nos maisons... La vie est dure, monsieur ! La vie est très, très dure...

On finirait par le soupçonner car un homme qui vit isolé est forcément suspect aux yeux des honnêtes gens qui savent que la vie régulière repose principalement sur la famille et la propriété. Cet homme sans famille représentait un danger potentiel considérable, au final. S'il était arrivé un quelconque malheur dans ce quartier, on aurait eu tôt fait de lui demander des comptes. Alors, comment s'y prendrait-il pour dégager sa responsabilité de crimes dont il est réellement l'auteur ?

Dès lors que la vie civile aurait repris ses droits, l'existence d'Ek Naon se trouverait singulièrement compliquée par l'exercice translucide du contrôle social qui permet à la société de ne pas sombrer dans le chaos ou, du moins, de s'en donner les apparences. On n'en était certes pas là. Mais il fallait bien convenir que l'horizon s'obscurcissait pour Ek Naon et sa petite compagnie.

Zerbotsgaya reprenait vie. La nuit, on électrisait des quartiers contaminés. Et le matin, on envoyait des groupes d'habitants coloniser les espaces reconquis. On attribuait les logements aux citoyens au petit bonheur la chance, en tenant compte bien sûr de la situation familiale des intéressés. Mais l'essentiel, c'était de restaurer au plus vite l'ordre public pour permettre à la grande Zerbotsgaya de retrouver le dynamisme et l'attractivité qui font de cette ville le cœur battant de la Myrolésie.

Ainsi, la ville ressuscitée serait en mesure d'accueillir dignement son président, dont la venue venait d'être annoncée à la population par les autorités militaires qui assuraient

**l'administration générale de la ville et informaient les habitants de toutes les évolutions positives de la situation.**

**Ek Naon s'est résolu à descendre du toit de l'immeuble où il était juché pour regagner sa petite maison où les limaces mutantes l'attendaient impatiemment en s'exerçant à entonner de langoureux canons isomorphes tels qu'aucun mélomane ne saura jamais en rêver. Il éprouvait de l'inquiétude et se sentait amer. Il ne dirait rien à ses prisonnières (qui ne s'inquiétaient aucunement des événements qui pouvaient affecter le monde extérieur, de toute façon). Simplement, il n'attendrait pas l'heure du déjeuner pour s'adonner à la boisson. La perspective de la victoire des humains lui était plus insupportable qu'il ne l'aurait imaginé. Il se sentait impuissant face à cette issue qu'il voyait se profiler inexorablement et qu'il jugeait, à tort ou à raison, profondément injuste.**

o

L'effervescence gagnait la foule. Le soleil agressif de Zerbotsgaya excitait les ardeurs, sifflant et vociférant même (comme si cela avait pu arranger quelque chose). On commentait les épisodes sanglants de la libération de la capitale. Celle-ci était quasiment vidée de sa population de vers tueurs à présent. Le monde ignorait l'existence d'un aquarium habité par 7 limaces prisonnières qui ne désespéraient pas de séduire leur gardien (qui lui-même vivait sous leur joug).

La ville était entièrement libérée de l'emprise de cette population invertébrée et meurtrière qui avait manqué d'anéantir la capitale de la Myrolésie. Les hommes parlaient fort et se congratulaient comme s'ils avaient été eux-mêmes les héros de leur libération. À les en croire, c'est à mains nues qu'on avait repoussé

**l'envahisseur.**

Déjà, des commerçants proposaient des tapis de sol composé de fibre animale d'un vert fluorescent. On recyclait la limace électrisée pour toutes sortes de fonctions décoratives. Sans doute l'habitant exorcisait-il ainsi la terreur que ces maudites bestioles avait suscitée pendant des jours et que rien ne semblait devoir juguler (jusqu'à ce qu'un électricien militaire se rende compte que les gastéropodes mutants résistent moins au courant continu qu'aux mitrailleuses et aux tirs de mortier). Les uns après les autres les quartiers de la ville s'animaient, jusqu'aux environs de l'hôpital pyramidal qui n'est pourtant qu'un secteur effroyablement triste et dépourvu de toute vie de quartier, à l'exception des activités illicites qui s'y livrent généralement à l'abri des regards car ce quartier est réputé pour ses bouges ignobles, ses sex-shops vétustes et ses cinémas qui restent ouverts jour et nuit et qui ne diffusent que de pénibles productions pornographiques ou sérielles.

Le président allait venir sur place. C'était imminent. Les gens parlaient beaucoup de cela

dans les rues. Désormais, Ek Naon se mêlait à la foule pour s'informer plus précisément de la situation. Il voulait avant tout s'assurer que l'armée n'inspecterait pas les maisons du Pli-Auburn, ce qui le mettrait dans la difficulté non seulement à cause de la protection qu'il offrait aux limaces survivantes mais également en raison du stock de cadavres qu'il conservait dans sa cuisine, dont la plupart étaient en outre des cadavres de soldats tués par ses soins. Il faisait mine de se réjouir comme tout un chacun pour obtenir de précieux éléments d'information.

- C'est formidable !, criait-il à la cantonnade.  
On a tué le ver !

- Et oui ! Et oui !, se réjouissait un couple de retraités qui restait au milieu de la chaussée en agitant de ridicules petits drapeaux zerbotsgis.  
On a enfin éliminé cette racaille !

- Quand les militaires viendront dans ma maison, poursuivait Ek Naon, je les embrasserai sur la bouche et je me donnerai à eux !

- Mais ils ne voudront pas de vous, monsieur Naon ! Vous êtes un homme détruit, voyez :

même les limaces ne vous ont pas pris !

Posté non loin, un groupe d'enfants s'est mis à rire très fort en entendant les petits vieux se gausser du vétéran humilié. Il se moquait bien de ces quolibets, pourtant.

- Mais ils viendront ! Ils viendront !, s'est-il exclamé comme un homme plein d'espoir.

- Non, monsieur, lui a répondu une voix pleine de douceur et de compassion.

La femme qui se tenait tout près a pris la main d'Ek Naon comme pour le réconforter.

- Ils ne viendront pas chez vous, monsieur Naon. Ils doivent sécuriser les abords de l'Oegmur pour la venue du président, vous savez ?

Alors, Ek Naon a feint de s'étonner.

- Comment ? Le président va venir ? Mais c'est réjouissant, ce que vous m'annoncez, mademoiselle !

- Madame, s'il vous plait, a-t-elle coupé un peu sèchement mais sans cesser de caresser la

main meurtrie du vétéran.

- Eh bien, j'espère être de la fête, moi aussi !  
Car ce président est vraiment un type épatant et  
la libération de notre ville lui doit beaucoup, à  
coup sûr !

- Hé hé ! Hé hé hé !, ont ricané bizarrement  
les petits vieux avant de s'en aller, laissant Ek  
Naon seul avec cette femme qu'il ne connaissait  
pas et dont il aurait pu tomber amoureux. Mais  
déjà sa pensée fuyait l'instant présent. L'annonce  
de la visite présidentielle était comme un sérum  
qu'on aurait injecté dans les veines d'Ek Naon et  
qui s'immiscerait dans tout son organisme pour  
le transformer en profondeur.

La pensée d'Ek Naon se recomposait autour  
de cette perspective encore abstraite mais qui  
l'affectait profondément. Il n'y avait pas de  
haine en lui, pas de rancœur. Il n'éprouvait  
qu'indifférence vis-à-vis du monde qui  
l'entourait. Même cette femme... Elle était  
magnifique, vraiment. Sa présence lui rappelait  
vaguement les promesses de bonheur d'une  
existence qui n'était plus la sienne et à laquelle  
il n'aurait plus jamais accès, ce qui ne l'affectait

pas tellement d'ailleurs.

Non, sa pensée n'était plus occupée à soulever les débris du passé comme les morceaux d'un corps qu'on aurait atrocement mutilé mais qui se refuserait à mourir en dépit des tortures subies. Elle se recomposait autour de cette figure présidentielle dont l'évocation résonnait en lui avec un caractère d'évidence que rien ne saurait contrefaire.

Ek Naon devait assassiner le président de la Myrolésie. Il ne pouvait imaginer d'autre issue.

o

Il est certain que, s'il avait vécu, le président aurait fait interdire l'utilisation des techniques de composition avec 12 sons, comme si elles avaient été à l'origine de l'effroyable invasion des vers anthropophages.

Dans le discours qu'il prévoyait de prononcer devant la population zerbotsgie en liesse, il aurait associé l'esthétique sérielle aux comportements obscènes de ces gastéropodes maniaques. Il aurait condamné en bloc tous les artistes qui se sont adonnés aux vertiges de la dodécaphonie et plus encore les « idiots utiles » qui ont eu de la bienveillance ou de l'indulgence pour cette musique corruptrice. Il aurait exhorté la population à se resserrer autour des puissantes fanfares militaires qui allaient investir l'ensemble des conservatoires et écoles de musique du pays pour restaurer le sentiment

de l'ordre et l'harmonie tonale dans les esprits de la jeune génération.

Hélas ! Le président n'aura jamais pu prononcer ce discours. Ek Naon n'était pas le seul à vouloir en finir avec lui, loin s'en faut. Le cortège présidentiel a été mitraillé une demi-heure durant, en sorte qu'il était impossible de savoir qui, parmi les prétendants, était le véritable auteur de l'attentat. Dans la panique, les services de sécurité ont pris une décision assez bizarre, en outre.

On a fait le choix de ne pas dérouter le cortège. On a transporté le cadavre du président (dont la tête était horriblement abîmée, il ne restait que la moitié du visage) jusqu'à l'Esplanade pyramidale où aurait dû se tenir cet important discours. À ses côtés, son épouse épargnée par les balles (ce qui est miraculeux, quand on y pense) hurlait sans discontinuer. De loin en loin, des tireurs isolés s'acharnaient encore sur le cadavre présidentiel. Les services spéciaux arrêtaient des tueurs par dizaines. Certains étaient des agents suédois ou néo-zélandais, d'autres des disciples d'Erich

Honecker. Il y avait également des personnages pathétiques, tueurs isolés et dénués de projet politique. Parmi eux, pourtant, il est certain que quelques-uns ont été manipulés pour jouer un rôle dans ce qui apparaît aujourd'hui comme une mascarade (en fait, le président était mort la veille de la célébration et son corps dénué de vie avait été exhibé pour donner l'illusion à la population que l'ordre public était désormais garanti, alors que dans les faits la sédition allait croissant).

Posté sur le toit de l'immeuble dont il avait fait son quartier général, Ek Naon a vu le cadavre présidentiel au visage troué, debout à l'arrière de la voiture, agiter mécaniquement les bras pour saluer la foule. Le corps était animé par un système de jointures qu'on avait implantées au niveau des articulations pour donner l'illusion d'un chef d'état en parfaite santé à cette population galvanisée par la victoire de l'armée régulière sur les limaces mutantes. Du coup, le vétéran des guerres sérielles, un peu éberlué, n'a pas eu la force de tirer. Il a regardé l'épouse du président dont le hurlement ininterrompu était quelque chose de

fascinant à voir, comme elle semblait danser à côté du cadavre qui restait stupidement debout à agiter les bras comme une horloge. Quand le cortège présidentiel s'est éloigné, Ek Naon a abandonné son arme (un vieux fusil de chasse) et, le coeur rempli d'amertume, est descendu de son toit pour se mêler à la foule.

La police arrêtait des suspects par dizaines. Il y avait quelque chose de hasardeux dans ces interpellations. On voyait des hommes armés de mitraillettes qui n'étaient nullement inquiétés, d'autres qui criaient : « C'est moi qui l'ai tué ! Moi et moi seul ! » La police concentrait son effort sur des individus moins aisément soupçonnables, comme si la responsabilité réelle de l'attentat n'avait eu aucune sorte d'importance. Personne ne prêtait attention à Ek Naon qui ne savait plus ce qu'il devait faire de sa vie désormais.

L'étau de la civilisation se resserrait sur sa petite maison. Même si le président était mort dans cet affreux attentat, la puissance publique poursuivrait son entreprise de restauration d'un ordre dont le chef d'état n'était qu'une image

surannée. Ek Naon en était convaincu. Le cortège progressait toujours. La foule acclamait un cadavre défiguré et son épouse hurlante de façon insensée. La police procédait à des arrestations arbitraires dont personne ne semblait se soucier réellement. Ça et là, des enfants se moquaient d'Ek Naon comme si leurs parents les avaient éduqués à flétrir ceux qu'ils reconnaîtraient comme d'anciens combattants de ces pénibles guerres sérielles que personne ne voudrait voir en vie à l'heure qu'il est.

Ek Naon se sentait saisi par une angoisse vertigineuse. Ses pensées se bouscuaient. À des moments, il envisageait sérieusement de libérer la compagnie des 7 limaces qu'il hébergeait depuis des jours, peut-être des semaines déjà... Comment savoir combien de temps a passé depuis les premiers jours de l'invasion, au fait ? Puis, il se reprenait. Il se rappelait que l'armée était venue à bout d'un contingent de 46 000 limaces dont certaines mesuraient quelque 9 mètres ! Combien de temps ses prisonnières tiendraient-elles face aux nervis de la junte au pouvoir dont l'obédience politique était rien moins qu'opaque et qui se revendiquait d'un

vague courant « extrême-centriste » ?

Alors, il se résolvait à vivre ses dernières heures dans une maison qu'il conviendrait de protéger de toute intrusion extérieure jusqu'à ce que l'armée l'encercle et qu'un officier emporte la décision d'en finir auprès du ministère de l'intérieur.

S'il fallait raser le quartier, on raserait le quartier. Mais on en finirait avec ce maudit vétéran.

Ek Naon a regardé autour de lui. La liesse populaire était à son comble, même si elle se mêlait d'un sentiment panique lié à l'assassinat du président myrolésien. Il s'est avancé, coupant la foule comme s'il avait été un cutter à visage humain et que la foule avait été une feuille de papier à découper en suivant un tracé précis de pointillés abstraits. À l'angle d'une rue, un cinéma était ouvert.

La devanture était couverte d'affiches anciennes et abîmées. Certaines d'entre elles représentaient une jeune actrice au regard mystérieux et séduisant. Les titres des films

étaient illisibles, comme s'ils avaient été sans importance, comme si la seule chose importante était la présence de cette starlette qui n'évoquait rien de particulier à Ek Naon mais qui semblait l'inviter personnellement à entrer dans ce vieux cinéma d'apparence insalubre. Qu'avait-il de mieux à faire, en effet, que de s'oublier dans cette salle obscure dont il ne ressortirait jamais ?

- Ne soyez pas timide !, lui lançait déjà l'ouvreuse qui avait observé le client potentiel alors qu'il s'approchait sans savoir où aller, où il allait et moins encore pourquoi il était attiré par ce hall délabré, couvert de tentures d'un rouge passé et qui tirait au vert.

. - Et quoi ?, a-t-il vaguement protesté, le film est déjà commencé ou non ?

- Mais il repasse en boucle, mon garçon. Il ne faut plus vous inquiéter. Entrez, entrez...

o

En franchissant le seuil du cinéma, Ek Naon était loin de se douter qu'il ne reverrait jamais la compagnie des 7 limaces qui avaient partagé sa vie depuis les premières heures de l'invasion de la capitale par les vers mutants. Il avait la vague impression de pénétrer dans une de ces salles spécialisées dans la pornographie. Tout en lui évoquait ce type d'établissement généralement mal entretenus, où les films se succèdent sans qu'on puisse identifier un début ou une fin, comme s'il fallait que la projection soit disponible pour chacun au gré de son besoin, permettant à des spectateurs ponctuels de s'immiscer un bref instant dans un espace habité d'hommes qui paraissent avoir fait leur vie dans ces espaces irrespirables mais préservés de toute agression extérieure.

Mais le spectacle n'était pas d'une pornographie évidente. Il y avait bien cette

actrice, qu'on voyait (pas très distinctement, c'est vrai) sur l'affiche et dont la posture paraissait équivoque, peut-être. Mais dans les scènes qui se succédaient sans suite, on ne la voyait pas – ou si peu ! Si elle apparaissait l'espace d'un instant, l'image se troublait vite et se diluait en un jeu de coloris parfaitement amorphes, qui se recomposaient au bout d'un moment pour produire une séquence qui semblait avoir été intercalée par erreur dans le déroulement de la projection. On voyait un mouton – mais l'animal n'était qu'une production artificielle, un genre de robot qui empruntait la forme d'un mouton, ce qui était incongru et ridicule, pour tout dire. Il se tenait au bord d'un fleuve, bêlant affreusement au passage d'un train sur un pont qui ne tarderait pas à s'effondrer, provoquant une affreuse catastrophe.

L'absence de l'actrice dans ces scènes tenait en quelque chose d'un cercle vicieux. Plus elle était absente en effet et plus le spectateur se prenait à espérer follement l'apercevoir même partiellement, même en arrière-plan, peu importe... Tout se passait comme si cette séduisante jeune fille avait été maintenue hors-

champ – contre son gré, peut-être – alors que tout indiquait la nécessité de son irruption imminente, jamais avérée.

De cette tension particulière découlait pour le spectateur une attente quasi insupportable, proche de l'addiction. On ne sortait pour ainsi dire pas vivant de ce cinéma délabré. D'ailleurs, certains des spectateurs étaient déjà dans un état effroyable quand Ek Naon est entré. Il n'osait pas les regarder de face mais il en était certain, certains de ces êtres malmenés par la vie se décomposaient par un inexplicable processus de liquéfaction qui anéantissait des morceaux entiers de leurs corps, ou même par une forme non moins mystérieuse d'évaporation. Mais tout en ce lieu appelait le vétéran des guerres sérielles à prendre place dans un siège miteux dont, il commençait tout juste à en prendre conscience, il ne sortirait sans doute jamais.

Pendant ce temps, les limaces prisonnières piaillaient. « Pli ! Pli ! Pli ! Pli ! » Comme si cette cantilation quasi atone avait pu faire revenir magiquement l'homme qui les gardait dans cet aquarium un peu étroit. Mais il les nourrissait. Il partageait avec elles ses angoisses, ses doutes,

ses inquiétudes. Elles l'aimaient, sans doute. Pourra-t-on jamais dire qu'il ait pu y avoir de l'amour entre un homme esseulé et une colonie de gastéropodes mutants ? On serait en droit de considérer que ces bestioles étaient avant tout en attente de chair humaine. Mais le désespoir audible dans les gémissements atones des limaces délaissées exprime tout autre chose qu'une revendication alimentaire. Elles ne voyaient pas Ek Naon revenir et plus le temps passait, plus sa disparition se faisait inquiétante.

Elles ne devaient pourtant pas rester indéfiniment à l'écart du monde vivant et complotant dans cette petite maison que plus aucun humain n'habiterait jusqu'à la restauration du Pli-Auburn. Tandis qu'Ek Naon entamait sa lente dissolution dans l'air acidulé d'un cinéma de basse classe du quartier de l'Oegmur, un homme au visage inconnaissable se rapprochait de la petite maison d'Ek Naon, accompagné d'une escorte de malfrats recrutés pour l'occasion et de miliciens issus d'on ne sait quel film de politique-fiction.

L'homme venait de Nouvelle-Zélande. Sans doute, il y retournerait dès que le forfait aurait été perpétré. Avec ses hommes, il avait entrepris de parcourir des milliers de kilomètres pour récupérer l'aquarium aux 7 limaces. Comment en avait-il appris l'existence ? Ole Berne avait l'habitude de répondre à ceux qui l'interrogeaient sur ses sources d'information en ricanant : « Hin hin ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un narrateur omniscient ? Hin hin ! Hin ! Mais moi, je ne raconte rien, non... Rien du tour, voyez ! » Et il dégainait un *Browning* pour abattre celui qui avait eu le toupet de le questionner.

Aussi, sa garde rapprochée se gardait-elle de poser la moindre question et même d'articuler le moindre son, de crainte que le « philosophe » dogmatique et cruel ne croie entendre – même dans un vague borborygme – l'esquisse d'une question. Ole Berne savait que cette maison abritait les derniers spécimens disponibles d'une espèce mutante (les services spéciaux de la Grande Myrolésie en avaient également prélevé des échantillons pour les analyser) et les ramener avec lui, dans une base secrète située à

proximité de la plage de Muriwai, en Nouvelle-Zélande.

- Il faut vous hâter, disait-il lentement à ses hommes de main, car je ne sais combien de temps il me reste à vivre mais c'est peut-être une question de semaine à présent... de semaine ou de jour, qu'en sais-je ?

Les hommes de main d'Ole Berne étaient habitués à ce discours. Depuis plus de vingt ans, le « philosophe » était convaincu de cela. Il mourrait dans les jours qui viennent. Mais la fatale issue se faisait attendre et Ole Berne poursuivait une entreprise morbide de manipulation des masses en composant avec cette perspective imminente qui semblait chaque jour avoir été différée de quelques heures.

- Faites vite, messieurs. Le temps nous est compté.

o

Le temps était compté. Ole Berne regardait les choses comme si elles lui apparaissaient pour la dernière fois. Cette vague banlieue de Zerbotsgaya ne lui évoquait rien mais quand il rentrerait à Auckland, avec sa cargaison de vers mutants précautionneusement enfermés dans l'aquarium lui-même protégé par un blindage réalisé sur mesure dans la perspective d'un voyage clandestin de quelque 10 000 kilomètres, il allait voir, peut-être pour la dernière fois, les paysages habituels de son adolescence tourmentée, ceux-là même qu'il devait retrouver à l'âge d'homme quand, convaincu d'être condamné à courte échéance, il se lançait dans son entreprise politique sans issue.

Aujourd'hui, il avait besoin de ces limaces mutantes pour garantir la réussite de son projet. Même s'il n'avait qu'une vague idée de sa concrétisation, même s'il doutait d'en voir

jamais les aboutissements, il était persuadé que son existence sur Terre était une fonction programmatique destinée à dérouter le cours de l'Histoire. À cette époque, il avait essayé de convaincre Elena de l'importance de sa mission à l'époque mais Elena faisait partie de ces agents restés fidèles à la doctrine d'Erich Honecker et qui se refusaient à gober les prétendues informations relatives à la réunification de l'Allemagne. La victoire du bloc soviétique est imminente, estimait la belle espionne rencontrée dans une papèterie de Berlin-Est et qui ne voulait pas entendre parler des théories contre-réalistes de celui qui n'était encore qu'un étudiant en médecine.

En marchant sur la plage de Muriwai aux cailloux roses et violets, Ole Berne aurait un épouvantable accès de nostalgie. « Où êtes-vous, mes amis ? », s'écrierait-il comme un homme aveugle en pensant à ce jeune réalisateur qu'il a manipulé des années durant avant de le supprimer parce que le pauvre bonhomme, affecté par des troubles de la perception qui ne faisaient que se compliquer de jour en jour, ne pouvait plus servir à rien.

Et puis il y avait cette merveilleuse actrice dont le visage le hantait. Elle avait disparu. Il restait quelques bandes de film où on pouvait la voir, un peu, mais elles se dégradèrent avec le temps et la corruption de la bande était un phénomène inexorable, contre lequel Ole Berne se sentait d'autant moins capable de lutter qu'il voyait sa propre vie le fuir à un rythme accéléré. Quand il mourrait, qui se préoccuperait de préserver le singulier témoignage que représentent ces expériences filmiques ?

Sans doute qu'en partant à la recherche des gastéropodes rescapés de Zerbotsgaya, Ole Berne n'avait fait que suivre un projet fantasque, irréalisable et dont l'aboutissement n'était au final qu'un prétexte. Il jouait à recomposer un passé pas si éloigné, comme si cette répétition dont seront obligatoirement absents les acteurs principaux était destinée à les faire revenir magiquement. Mais la magie n'existe pas et l'extraction de la mucosité raréfiée des vers en mal de chair humaine pour produire une salade liquéfiée qui était un élément essentiel de la scène de film que le « philosophe » voulait à tout prix achever n'était

qu'une entreprise désespérée, vouée à signifier l'absence et rien d'autre que cette chose qui n'existe peut-être pas mais qui suinte de toutes les séquences filmiques conservées par Ole Berne dans sa petite maison de Muriwai.

Il lui fallait ces bocaux de salade liquéfiée aux propriétés mal connues (en fait, elles varient infiniment en fonction du sujet qui en fait l'expérience). Il voyait bien la scène qui aurait dû être tournée quelque part en banlieue parisienne, un matin à l'aube, dans un pavillon abandonné où règne seule la plus épaisse des obscurités. Sur la grosse table de bois d'heure de la salle à manger, il y aurait ce saladier fluorescent. Et un peu plus loin, à peine visible, comme si elle n'était qu'un déplacement de l'air ambiant, la jeune actrice.

Elle s'apprêterait à ouvrir une porte.

On ne sait pas où conduit cette porte.

Mais le spectateur prendrait vite conscience du danger que représente le saladier contaminé. Pour la jeune fille tout d'abord. Mais pour l'humanité entière, également.

Pourtant la scène d'une opacité incorruptible ne laisserait place à aucune sorte d'explication. Le spectateur resterait seul face à la nuit troublée par rien sinon par le déplacement de l'air environnant et la fluorescence du saladier.

On aurait hâte que la jeune fille parvienne à ouvrir cette maudite porte sans bien savoir si, au final, son ouverture ne provoquerait pas à son tour de nouvelles catastrophes qui l'entraîneraient dans un enfer sériel. Mais la fluorescence du saladier, à peine perceptible, marquerait l'imminence d'un danger plus épouvantable que tout ce qui se peut imaginer. L'enfer sériel serait donc préférable, d'une certaine manière.

Pourtant le scénario original ne devait pas sombrer dans le genre « gore ». C'était un mélodrame, une chose très intimiste qui devait toucher le spectateur au fond de son cœur même si les personnages n'y sont réellement que des ombres – et même des ombres raréfiées. Les incidents se sont multipliés sur le tournage – de la disparition de l'actrice à l'exécution du réalisateur, en passant par les interférences que ne manqueraient pas de provoquer ces maudits

agents incapables de se rappeler la cause qu'ils sont censés servir mais obnubilés par un quelconque projet de déréalisation généralisée, comme s'ils n'avaient plus comme ambition que de partager leur propre perte de réalité avec le plus grand nombre, ce qui expliquerait d'ailleurs leur intérêt particulier pour le petit monde du cinéma. « Mais ce sont des agneaux », souffle pour lui-même Ole Berne en regardant l'océan avec une pointe de férocité.

L'océan n'y est pour rien. Il ne fait, dans le rêve détruit du « philosophe », que figurer l'immensité de la tâche à accomplir face au destin qui se resserre chaque jour un peu plus sur lui et fait peser sur ses épaules affaiblies l'ombre de la mort imminente et facétieuse.

- Non, vraiment. Et même la réalité n'y est pour rien. Qu'y pouvons-nous ?

Personne ne répond. L'espace d'un instant, il avait cru s'adresser à ses amis. Mais la plage est déserte ce matin. Alors Ole Berne revient sur ses pas et s'apprête à retrouver ses hommes de main, occupés à extraire des malheureuses limaces capturées un précieux liquide corrompteur, d'un vert fluorescent, dont on fera des bocaux de

peste verte qui seront disséminés à travers la planète pour garantir, par tous les biais possible, une chute rapide et inéluctable de la civilisation.

- Des agneaux sans défense, poursuit de marmonner Ole Berne sans ses interlocuteurs. On est bien peu de chose, ah ah !

Au-dessus de la plage de Muriwai, un hélicoptère stationne à une dizaine de mètres de hauteur. Le ciel est vertigineusement vide ce matin. Ole Berne bâille. L'hélicoptère décroche bizarrement pour s'écraser au sol.

- Oui, oui. On est bien peu de choses. Allons plutôt nous assurer que les travaux avancent, là-bas.

Bientôt, on pourra acheter de ces bocaux empoisonnés sur le marché. Et rien ne pourra endiguer la vague de corruption réalitaire qui s'ensuivra. Mais cette ultime victoire, Ole Berne ne la connaîtra sans doute pas. Il est douteux qu'il passe la fin de la semaine, n'est-ce pas ?

- Ah, ah ! On ne pourra accuser personne, alors ! Que c'est drôle ! Que c'est drôle !

Lentement, comme un vieillard passe les portes de sa propre mort, à peine capable de

**souffler, Ole Berne franchit le seuil de sa  
maison.**

**Les limaces pleurent.**

